

pressureurs : c'était le cri populaire depuis la Vistule jusqu'à la Willia. Eh bien ! on s'arrête précisément à un parti de temporisation, on fait traîner la guerre en longueur, comme si on avait derrière soi de vastes provinces dont on voulait organiser et concentrer les forces. Et au lieu de compter sur l'ardeur du patriotisme, on fonde ses plus chères espérances sur les trop châtimentes idées d'une intervention anglo-française. Hélas ! ignorent-ils encore que les alliés ne viennent qu'après la victoire, et que dans une lutte aussi disproportionnée, la stratégie est impuissante si Penthoüsias ne ne fait pas lever et marcher un peuple entier !

Le comte s'arrêta les bras croisés, la tête penchée sur sa poitrine et les yeux pleins de larme.

— Ne croyez pas, mon cher Raphaël, reprit-il après un moment de silence, que je cède au découragement ; non, j'irai résolument jusqu'au bout de ma tâche : mais à la tournure de nos affaires, je ne puis m'empêcher de vous dire que j'en prévois les tristes résultats. Ah ! vous n'avez pas tort lorsque vous affirmiez que la Pologne ne pouvait raisonnablement prétendre à assurer son salut par la force !

— C'est encore mon opinion, répondit Raphaël ; mais puisqu'elle n'a pu prévenir, comme vous je suivrai hardiment la voie que nous est ouverte, en répétant avec Horace :

Dulce et decorum est pro patria mori !

— Et c'est à moi de vous donner l'exemple, je ne veux pas l'oublier, dit le comte. Venez, maintenant, allons trouver Rosa, qui ne sera pas moins aise que moi de vous voir ici. Vous ne sauriez vous imaginer avec quel courage cette chère enfant a supporté les mille traverses où nous avons été exposés depuis trois ou quatre mois. Vous vous rappelez notre situation au moment de votre départ : nous étions seuls et nous allions encore entreprendre de rallier tous nos amis à nos desseins. Nous dûmes braver bien des périls : Rosa fut toujours à mes côtés, calme et souriante, comme si la mort ne planait pas sur nos têtes. Exaltée même par la grandeur de notre mission, sa voix souvent se mêlant à la mienne et faisant naître l'enthousiasme dans les cœurs les plus tièdes. Aussi la plupart de mes compagnons la vénéraient-ils comme une inspirée. Maintenant elle est la providence des blessés, des prisonniers et des malades : car le choléra, malheureusement, encombre nos ambulances plus encore que le fer de l'ennemi. Nous la cherchions inutilement en ce moment chez elle : un engagement vient d'avoir lieu, il y a eu des victimes, Rosa est assurément en compagnie du chirurgien et du curé.

— Ah ! cher comte, s'écria Raphaël, tout ému de ce qu'il venait d'entendre, moi aussi je m'inspirerai des héroïques sentiments qui remplissent cette belle âme, et c'est elle, elle seule, qui saura me rendre moins indigne d'elle-même.

Le comte serra silencieusement les mains de son jeune ami, et lui montrant de loin celle qui faisait le sujet de leur entretien, ils se hâtèrent tous deux de la rejoindre. Rosa était en effet avec le chirurgien et le curé, et prodiguait avec eux tous les secours nécessaires aux blessés. Au moment où elle aperçut son père et Raphaël, elle alla au devant de plusieurs civières sur lesquelles on rapportait les victimes du dernier engagement. Elle s'arrêta, reçut avec une douce joie les compliments affectueux de son fiancé, et lui tendit la main que celui-ci porta respectueusement à ses lèvres :

— Dieu soit loué ! dit-elle, vous nous êtes rendu ! Oh ! Raphaël, que j'ai souvent prié pour vous. Mais venez, et remettons nos récits à un autre moment : voici de pauvres gens qui ont besoin de secours, nous rougirions de les abandonner pour nous livrer à la joie.

Et aussitôt elle se joignit au chirurgien et à ses aides pour coucher les pauvres blessés, panser leurs blessures, et (en ceci elle étant inimitable) leur adresser les plus douces et les plus consolantes paroles. Ces braves gens l'écoutaient avec un recueillement et un transport qui leur faisaient oublier leurs souffrances. Heureuse du soulagement qu'elle apportait au milieu de toutes ces misères, Rosa ne songea à se retirer que lorsqu'elle eut satisfait non seulement à tous les besoins, mais encore à tous les désirs de ces chers malades. Elle suivait alors son père et Raphaël, et le reste de cette journée se passa dans le doux plaisir des épanchements, chacun ayant à donner à son tour mille détails sur les événements dont il avait été le témoin.

Dès le lendemain de son arrivée, Raphaël, à la tête des hommes levés sur ses domaines, prenait une part active à cette guerre de partisans que le comte et son fils conduisaient avec autant d'habileté que de vigueur. Malgré la difficulté des communications et le défaut d'entente qui en était la suite, les chefs qui organisaient l'insurrection dans les diverses parties de la Lithuanie et les provinces voisines

avaient tous en vue la délivrance de Wilna : tous leurs efforts se portaient de ce côté, ce qui y concentrait naturellement aussi la résistance des Russes. Il résultait de là que les positions occupées par les bandes du comte Bialewski, qui se rapprochaient des frontières de la Pologne de 1815, et se trouvaient à une quarantaine de lieues de Wilna, n'étaient pas en ce moment sérieusement menacées par les Russes, trop occupés sur d'autres points. Le comte en profita pour donner la meilleure organisation possible à ces détachemens de volontaires qui lui arrivaient de tous côtés. Malheureusement, les armes manquaient, en sorte que bien des bras demeurèrent inutiles ; mais ce qui arrêta encore plus l'admirable élan des corps qu'on était parvenu à armer tant bien que mal, c'était l'absence de cette redoutable artillerie dont toutes les divisions russes étaient si bien pourvues, et qu'il était impossible de braver dès qu'on sortait des bois ou des défilés. Le seul remède à ces grandes difficultés était dans l'apparition d'une armée polonaise, qu'on attendait toujours et qui ne se montrait pas. Le comte et ses amis déployaient en vain une infatigable activité et une héroïque bravoure pour gagner du temps et décider la Pologne à marcher en avant. Un corps détaché d'environ deux mille cinq cents hommes parut enfin dans la Wolhynie, mais trop faible pour rien tenter d'important. Après quelques efforts désespérés, il fut contraint de se réfugier en Gallicie et d'y déposer ses armes devant les autorités autrichiennes. Ce ne fut qu'après la défaite d'Ostrolenka qu'une division plus considérable détachée de l'armée polonaise en retraite sur Varsovie, se décida à entrer en Lithuanie. Quelque triste que fût ce début, le comte l'accueillit avec joie et se prépara à le seconder de son mieux.

(A continuer.)

BANQUE D'ÉPARGNES,

DE LA CITÉ ET DU DISTRICT.

LA première assemblée générale des Directeurs de cette Institution a eu lieu au Bureau de la Banque No. 46, grande rue St. Jacques, lundi le 5 avril à trois heures.

Benjamin Brewster, écrivain, fut appelé au fauteuil ; le caissier agissait comme secrétaire.

Le président ouvrit l'assemblée par la lecture de l'avertissement qui la convoquait, et fit ensuite quelques remarques convenables à la circonstance, en félicitant les directeurs sur l'état prospère de l'Institution.

William Workman, écrivain, Président du Bureau des Directeurs-gérants, présenta alors le rapport suivant et soumit les états qui l'accompagnent.

Rapport du Bureau des Directeurs-gérants des affaires de la Banque d'Épargnes de la Cité et du District depuis le 26 mai 1846 au 1^{er} avril 1847, présenté à l'assemblée générale, au Patron, Vice-Patron et aux Directeurs Honoraires, le 4 avril 1847.

En conformité à l'acte d'incorporation et aux réglemens de cette Institution les Directeurs-gérants ont convoqué l'assemblée d'aujourd'hui, étant le premier lundi d'avril, dans le but de soumettre au Patron, Vice-Patron et aux Directeurs Honoraires, un état détaillé des affaires de la Banque, depuis son établissement au premier du courant ; et en faisant cela les Directeurs-gérants espèrent qu'on leur permettra de remarquer que les progrès rapides qu'a fait cette institution depuis qu'elle a été en opération, seulement durant une période de dix mois, et l'état de prospérité où elle se trouve aujourd'hui, doivent être pour les premiers fondateurs et les amis de l'Institution un juste sujet de satisfaction.

Durant la courte époque plus haut mentionnée, la somme de £17,100 15 11 a été déposée dans la Banque et celle de £17,751 12 2 a été retirée ; laissant une balance due aux dépositaires le 1^{er} du courant, de £29,350 3 9 comme il appert par l'état ; publié plus bas. En référant à la classification des dépositaires, on observera qu'une partie considérable de ce montant a été déposée en petites sommes, ce qui remplit un des principaux objets pour lesquelles cette Institution a été établie et augmente son utilité.

Certes, s'il fallait quelque chose pour convaincre les plus sceptiques de la grande utilité de ces institutions, l'expérience de chaque jour de ce Bureau pourrait bien le fournir. On a trouvé qu'en plaçant le montant minimum d'un dépôt aussi bas qu'un shilling, les avantages qu'offre la Banque sont mis à la portée des classes les plus humbles de la société ; de là on peut citer plusieurs cas, où de petites sommes qui, sous des circonstances ordinaires, auraient été peut-être inutilement dépensées ou pour de mauvais objets, ont été placées dans la banque et ont formé le noyau d'un montant plus considérable et produit en même temps un aiguillon pour augmenter des habitudes d'industrie et d'économie.

Pour ce qui concerne les prêts et les placements, le Bureau a l'honneur de dire, qu'en suivant les dispositions de l'acte d'incorporation, il a pris le plus grand soin de choisir les meilleures garanties, en outre desquelles il a toujours joint et exigé sur les Prêts des garanties personnelles, et comme les Prêts sur les garanties des Écans-Fonds ne sont que trop souvent accompagnés de risques, il a évité entièrement de prendre cette espèce de garantie, vu les embarras qu'elle amène toujours à sa suite. Dans la conduite intérieure de la Banque, le Bureau a apporté la plus stricte économie, comme on peut le voir dans l'état ci-dessous, considérant surtout que la Banque a à payer une taxe exorbitante de £50 (ce qui fait cinq louis par mois) et les grandes dépenses qu'il faut toujours faire en commençant tout établissement. Malgré tous ces désavantages ils ont pu cependant élever l'intérêt à cinq par cent sur tous les dépôts et montrer un surplus clair de £231 6 9.

En remettant aujourd'hui son mandat, le Bureau espère que son administration des affaires qu'on lui avait confiées, rencontrera l'approbation de cette assemblée et de ceux qui ont honoré l'Institution de leur patronage distingué et que pour l'avenir sous la conduite de ses successeurs en office, la Banque continuera à augmenter en utilité et remplira ainsi le but pour lequel elle fut formée. Le tout néanmoins humblement soumis.

Banque d'Épargnes de la Cité et du District de }
Montréal, No. 46, Grande Rue St. Jacques, }
Lundi 5 avril 1847. }